

10 DÉCEMBRE 1967

# GLORIEUX ANNIVERSAIRE D'UN JEUNE MORT AU SERVICE DE LA FRANCE



## AMICALE DU RÉSEAU C.N.D. CASTILLE

Georges Bernard a été fusillé par les Allemands le 10 décembre 1941 au mont Valérien.

Ses camarades tiennent à honorer la mémoire de ce jeune héros de 20 ans qui a choisi son devoir et a accepté de mourir pour la France dans des conditions qui forcent l'admiration.

Beaucoup de nos jeunes de 20 ans, nous en sommes certains, sont capables de la même élévation de pensée et de la même force morale.

Ils serviront les destinées de la France.

Leurs anciens comptent sur eux et leur font confiance.

**G. ALIF.**

Président de l'Amicale C.N.D. - CASTILLE.

LETTRE  
A SA MÈRE

Fresnes, le 10 Décembre 1947

Ma chère petite mammy

Dans quatre heures je vais être fusillé  
Il est midi. ainsi, le Bon Dieu ne m'a  
pas permis de vivre. que Sa volonté soit faite,  
que son saint nom soit béni! Vois-tu, ma  
petite mammy, je suis très calme - Un chrétien  
ne doit pas avoir peur de mourir -

J'ai beaucoup de chagrin, évidemment, de  
vous laisser toutes les deux me cause beaucoup  
de peine - Mais quand je pense aux très  
nombreux amis que nous avons partout je  
suis un peu tranquillisé quant à votre  
situation matérielle

Tu auras du chagrin, je le comprends  
Mais il faut le surmonter. Après tout, dis-toi  
bien que ce n'est qu'une séparation passagère.  
On se retrouvera La-Haut - et on y sera bien  
plus heureux que sur cette terre - D'ailleurs,  
je serai toujours près de vous, je veillerai sur  
vous - Toutes les deux vous le sentirez.

Ma petite mammy chérie, je t'envoie mes  
dernières grosses bisous Ouis du courage.  
Ton fils mourra comme un Breton sait mourir.

Ton petit Jacques

LETTRE  
A SA SŒUR

Ma chère petite Milou...

Toi aussi tu auras une grosse peine - Je le sais - Mais tu seras forte pour deux. Tu consoleras maman - Tu te marieras, tu auras des enfants (un gros garçon que tu appelleras George) et vous aurez encore du bon temps - Et puis, comme je le dis à maman, on se retrouvera plus tard dans un monde où on ne souffrira plus.

Adieu chère petite frangine  
Je t'embrasse de toutes mes forces.

Ton petit frère George

P.S. Vous serez mon interprète auprès de tous ceux que j'ai connus et aimés. Vous leur direz que j'ai souvent pensé à eux, et que je suis mort en brave.

George

Embrassez et consolez Grand-père et Nénène  
De grosses bisous pour Gertrude et pour Constant

! George

# SA PRIÈRE

Je prie, je prie ardemment, avec quel ferveur, Le Dieu de miséricorde; Sa Sainte Mère. Notre Dame du Sacré-Coeur dont je possède l'image. Oh ! incroyants , que je vous plains ! vous ignorez la douce consolation que l'on trouve dans la prière, le calme, la paix qui succèdent à la tempête , au trouble lorsqu'on a conversé longuement avec le Bon Dieu ou avec la Bonne Mere qui nous console tout comme l'aurait fait notre maman , trop loin de nous. Hélas ! Heureusement les prisonniers incroyants sont peu nombreux. Tous ceux qui , même dans leur lointaine jeunesse, ont eu une quelconque éducation religieuse, se souviennent avec une étrange facilité, au moins du Pater et de l'Ave Maria. Dans ces moments, ou le cafard vous envahit, vous déborde , vous submerge , tous, vieux comme jeunes retrouvent avec émotion et une joie indéfinissable, ces paroles prononcées autrefois sur les bancs du catéchisme. Ici il n'est plus question de ce sot respect humain qui effraie tant les hommes faibles. Ici, les <sup>camarades</sup> ~~colombes~~ de travail sont loin , qui se moquaient de l'honnête ouvrier qui s'abaissait à se rendre à l'Eglise " comme une vieille bigote".

Ici on redevient soi-même, on voit clair dans sa conscience , on méprise les bassesses de la vie, on s'étonne qu'elles aient pu nous atteindre, on vise plus haut, on aspire à la lumière et aussi et surtout, on se rend compte que l'on n'est qu'un homme , qu'un pauvre mortel malheureux qui dans sa solitude à besoin de l'appui du Grand Maître.

Georges Bernard.

Lettre adressée à  
**Mme Bernard**  
par le sous-officier allemand  
qui l'a accompagné au poteau d'exécution  
du Mont-Valérien



CROIX-ROUGE FRANÇAISE  
EN ALLEMAGNE

POSTE DE: la SARRE

Réf. à Rap.: MP/MC - SA/1601.

Le 1 Février 1946

S. P.  
B. P. M.

Mademoiselle P I E R R E  
Représentant la C.R.F. en  
SARRE

à

Madame BERNARD  
BREST

Je souhaite bien vivement que ce petit mot puisse vous atteindre; dans ce cas, voudriez-vous avoir la complaisance de me l'écrire à la Croix Rouge Française S.P. 50.289 - B.P.M. 525.

En effet, j'ai parlé hier soir avec un témoin des derniers moments de votre fils GEORGES, qui lui a confié un message à vous faire parvenir. Je ne doute pas que celà va réveiller les souvenirs bien pénibles, mais il est possible que vous désirerez vivement avoir les dernières preuves de l'héroïsme de votre fils.

Voulez-vous croire, Madame, à l'assurance de tout mon dévouement.



Le 25.3.47

Madame,

J'ai la tâche honorable de vous remettre des notes de votre fils, que celui-ci m'a confié quelques minutes avant le départ pour le Mont Valérien, car il craignait que ses effets ne disparaissent du tribunal, ou ils devaient être remis, et pensait qu'ils n'arriveraient ainsi jamais chez vous. -

En ce temps-là j'étais au bureau de la troisième division à Fresnes, et les autres jeunes gens de Brest se souviendront probablement du grand sous-officier aux lunettes. -

J'étais souvent dans la cellule de votre fils à qui j'ai donné de temps en temps des livres pour sa distraction et avec qui j'aimais tant m'entretenir. Chaque fois que j'y allais j'étais étonné à la fois de son intelligence

et de son courage. Il m'a toujours parlé de vous, de sa petite sœur et de son beau pays qu'il ne devait plus revoir. - Que je vous parle des dernières heures de votre fils et de ses camarades, je peux dire, que je n'ai jamais revu un tel héroïsme. Ils m'ont même invité à les accompagner jusqu'au Mont Valérien. Pendant le trajet en autobus des Fresnes à travers Paris jusqu'au Mont Valérien, ils montrèrent un état d'esprit qui est impossible à décrire. Ils ont alternativement fumé, plaisanté, chanté des chansons populaires de la Bretagne et plusieurs fois la Marseillaise, pas une plainte, pas une larme. Au Mont Valérien, avant d'être fusillé, le prêtre les a réunis encore pour un quart d'heure. Et voici les dernières minutes: tous refusèrent de se faire bander les yeux. Tous moururent debout, sans trembler, s'écriant "Vive la France", trois d'entre eux dormirent même

l'ordre "feu." - Je ne puis vous dépeindre tout cela par des mots nus, mais croyez moi, Madame, nous tous qui assistions à ce dernier moment fîmes émus jusqu'aux larmes de voir une telle mort et un tel héroïsme Breton. Et j'espère que cela vous donnera à vous et aux parents de tous les autres héros un peu de consolation et de force de savoir, que votre fils et ses camarades si fiers et courageux sont morts comme les dignes héros de la résistance pour la libération de leur pays.

Veuillez croire, Madame, à mon profond respect et à ma sincère sympathie

Werner Molter

**Lettre de l'aumônier allemand**  
**STOCK**  
**de la prison de Fresnes**

Paris, le 23 I 43

Madame,

je me rappelle encore bien de  
votre fils si sympathique et si doué, que  
je voyais souvent avant et après le jugement  
et que j'accompagnais le dernier jour. Ils  
sont encore très dans ma mémoire et  
y garderont une bonne place. Il s'est  
préparé à la mort comme un catholique  
doit le faire par prière et par les  
saints sacrements qu'il recevait pieuse-  
ment. Au cimetière d'Ivry il trouva  
son dernier repos.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance  
de mes sentiments et de mon  
amitié.

SON PASSÉ  
SA VIE  
SON ACTIVITÉ

GEORGES BERNARD, né à Brest le 9 Juin 1920 - Rédacteur à "Ouest-Eclair".

Ne se considérant pas comme vaincu à voulu rejoindre en Angleterre le Général de Gaulle ; étant seul au journal, n'a pu rejoindre à temps le bateau sur lequel partait son camarade. a essayé le soir de rejoindre et a courru sous les bombes au port de commerce de Brest.

N'ayant pu partir, et ayant entendu au journal l'appel du Général, à ~~essayer~~<sup>essayer</sup> de toutes façons de se rendre utile et à rejoint les premiers résistants.

Il disait à un camarade " on n'hésite jamais, on est pour, ou on est contre..... si on est pour, on est patriote et l'on suit." et pour suivre, il à suivi l'appel du Général de Gaule " L'Honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie commandent à tous les Français de continuer le combat, là ou ils seront, et comme ils le pourront".

Et comme ce même camarade, lui présentait le danger de ce combat, il lui à répondu " Les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne sait pas mourir" et il ajoutait " quand on veut on peut ".

Il était sous les ordres du Capitaine Drouin, et ayant contacté Anquetil, il lui passait les renseignements qu'il pouvait avoir à l'arsenal ou ailleurs, ou il pouvait entrer avec sa carte de presse.

C'est le Capitaine Drouin qui avait eu le contact avec l'Angleterre et cela suffisait, étant sur ainsi d'être dans la bonne voie.

Membre du Groupe "Elie" il a participé aux diverses activités du Groupe ( entre autre libération de prisonniers à la prison de Pontaniou)

Malheureusement il fut arrêté le 15 Mai 1941 par la Gestapo et fusillé au Mont-Valérien le 10/12/41.

-----  
Par arrêté du 30 Juin 1947 - Le Ministre de la Guerre à prononcé l'homologation au Grade de Sous-Lieutenant à titre Posthume F.F.C.

Décorations - Croix de guerre avec étoile d'argent  
Médaille de la Résistance Française  
*Légion d'honneur*

AMICALE DU RÉSEAU

**C. N. D.**  
**CASTILLE**

(Association d'entraide des Membres du réseau  
"Confrérie Notre-Dame"  
fondée en France au mois de novembre 1940  
par le L'Col. Renault, dit Roulier (Rémy)  
et devenu au mois de Novembre 1943, le réseau  
"Castille" sous la Direction du L'Colonel  
Verrière, dit Lecomte)

AUTORISATION AU J. O. DU 12 MARS 1946

SIÈGE SOCIAL :

121, Boulevard Haussman, 121

**PARIS (VIII<sup>e</sup>)**

TÉL. ELY. 48-62 C. C. PARIS 840.160

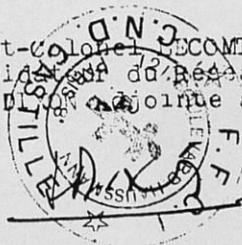
Paris, le 28 JANVIER 1948

A T T E S T A T I O N

Je soussigné Lieutenant-Colonel LECOMTE, Chef du Bureau Liquidateur du Réseau C.N.D.CASTILLE, certifie que Monsieur Georges BERNARD s'est engagé à notre Réseau en novembre 1940.

Je certifie en outre que Monsieur Georges BERNARD a été arrêté le 15 mai 1941 et fusillé le 10 décembre 1941.

Lieutenant-Colonel LECOMTE  
Chef du Bureau Liquidateur du Réseau C.N.D.CASTILLE  
PO Madame D. L. adjointe au Liquidateur.



# TÉMOIGNAGES

## LE PRÉSIDENT AMAURY

« Patrie, Honneur, Devoir, sont créés et maintenus par un tout petit nombre », a écrit Ernest Renan au lendemain d'un drame national semblable à celui qui a conduit Georges Bernard, rédacteur à « Ouest-Eclair » à penser et à croire que « la France avait perdu une bataille, mais n'avait pas perdu la guerre », selon la formule prophétique de l'Homme du 18 juin.

Ame d'élite, formé à la rude école du journalisme, Georges Bernard venait d'avoir 20 ans quand les soldats allemands atteignirent sa Bretagne natale. Sa réaction patriotique fut immédiate. Il tenta de gagner l'Angleterre pour continuer le combat. Sa conscience professionnelle — il était seul au journal — l'empêcha de rejoindre à temps le bateau sur lequel partaient ses camarades. Il fut de ceux qui entendirent l'Appel du général de Gaulle : « **Je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance** » qui l'engagea jusqu'au sacrifice suprême.

« On n'hésite jamais. On est pour ou on est contre... Si on est pour, on est patriote et l'on suit. » Comme ce camarade lui présentait les dangers de ce combat sur le territoire métropolitain, Georges Bernard lui répondit simplement : « Les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne sait pas mourir. » Et il ajouta : « Quand on veut, on peut », illustrant ainsi cette pensée célèbre : « Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase. »

Georges Bernard entra dans la Résistance, comme on entre en religion, avec toute sa foi d'homme, de patriote, de catholique breton. Engagé, dès novembre 1940, dans le réseau « Confrérie Notre-Dame » de « notre Remy », comme l'a écrit le général de Gaulle, Georges Bernard utilisa ses dons de journaliste au service de la patrie et son calme courage, quand il glanait des renseignements au nez et à la barbe de l'occupant, fit l'admiration de son chef direct, le capitaine Drouin. Georges Bernard n'était pas de la race de ceux qui courbent l'échine. Il était de ceux dont Victor Hugo a dit : « Il y a des gens qui sont nés pour servir leur pays et d'autres qui sont nés pour servir à table », de ceux

qui firent leur la belle leçon des « Conquérants » de Malraux : « Il s'agit de se lier à une grande action quelconque et de ne pas la lâcher. »

Il ne « lâcha » pas.

Arrêté le 15 mai 1941 par la Gestapo Georges Bernard se comporta admirablement devant ses tortionnaires. Ses notes de la prison de Fresnes, ses lettres adressées à sa mère et à sa sœur, avant d'être fusillé au Mont Valérien, le 10 décembre 1941, montrent que Georges Bernard accepta, avec une admirable sérénité, le sacrifice de sa vie.

Ce 10 décembre 1941, au Mont Valérien, une douzaine de Bretons étaient passés par les armes, Georges Bernard fait étrangement penser au personnage de Kyo dans « La Condition Humaine », quand André Malraux écrit : **« Il aurait combattu pour ce qui de son temps aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir ; il mourait parmi ceux avec qui il aurait voulu vivre ; il mourait pour avoir donné un sens à sa vie. Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ? Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrottement fraternel, assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs, légende sanglante dont se font les légendes dorées... »**

Journaliste, patriote, croyant, Georges Bernard est une des nobles figures de la Résistance française, un de ces « martyrs de la légende sanglante dont se font les légendes dorées », et qui redonnèrent à la France son vrai visage. Il est souhaitable que les jeunes Français de maintenant n'ignorent pas cette pure lumière qui n'appartient qu'aux actes désintéressés, consumés totalement dans le devoir et le sacrifice suprême.

**UN ARTICLE  
D'OUEST-FRANCE  
du 2 novembre 1944**

## JUSTICE

### Mesures ministres

les individus qui  
ou à l'armée;  
pour juger les mem-  
7;  
associer le person-  
bre, sous la présidence du  
gouvernement de la situation  
l'amélioration, compte tenu

on, garde des Sceaux minis-  
re de la Justice, le Gouverne-  
ment a institué par ordon-  
nance une Haute Cour de jus-  
ce destinée à juger les mem-  
bres de l'organisme dit « Gouver-  
nement de Vichy ».

M. Parodi, ministre du Tra-  
vail et de la Sécurité Sociale,  
soumis à l'approbation du  
gouvernement un projet d'or-  
donnance relative à la compo-  
sition et aux attributions des  
comités d'entreprises destinés à  
associer à la marche des entre-  
prises tous les éléments de la  
production.

Sur la proposition de M.  
Leven, ministre des Colonies,  
le Gouvernement a approuvé  
un projet d'ordonnance suppri-  
mant les comités d'organisa-  
tion professionnelle et les  
comités professionnels co-  
nseils.

Le Gouvernement a, d'autre  
part, adopté une ordonnance  
annulant la nullité des actes de  
spoliation accomplis par l'ennemi  
ou sous son contrôle.

Sur la proposition de M. René  
Fayer, ministre des Travaux  
Publics et des Transports, M. Le-  
ven a été nommé directeur  
des Gens de Mer et M. Chardon  
directeur des Transports mar-  
itimes.

### Limité que le gouvernement ins sur le désarmement des civils

Avis aux détenteurs  
de matériel de guerre

didaturs sont, en principe, présen-  
tées par les organisations syndicales.

La restitution  
des biens spolies

## 1<sup>er</sup> NOVEMBRE, fête du Souvenir

# Avec ferveur, la France A HONORÉ SES MARTYRS

A Paris, le général de Gaulle s'est rendu au cimetière d'Ivry,  
sur les tombes des fusillés, au Mont-Valérien et à Vincennes,  
où des milliers de Français moururent sous les balles des tueurs allemands

PARIS, 1<sup>er</sup>. — A l'occasion de  
cette première Toussaint de Libéra-  
tion, le général de Gaulle est venu  
sur les lieux mêmes du sacrifice des  
martyrs parisiens de la résistance  
rendre hommage à tous les héros  
qui sont tombés pour la défense du  
pays.

### Au Mont-Valérien

Dans la matinée le président du  
Gouvernement, provisoire s'est rendu  
au Mont-Valérien où il a été reçu  
par les membres du Gouvernement.  
Après avoir passé en revue des dé-  
tachements de la Garde Mobile et  
de l'armée, le général s'est engagé  
dans le chemin tragique par où  
les 4.500 fusillés du Mont-Valérien  
étaient emmenés à la mort. Au bout  
de ce chemin est la chapelle où  
les condamnés attendaient l'exé-  
cution. Le général entre seul dans  
cette chapelle et s'y recueille long-  
nement, devant les dernières  
phrases des suppliciés tracées sur  
le mur d'un main ferme. Chacun  
des malheureux, après son nom et  
la date de l'exécution, a écrit :  
« Mort pour la France ».

Le terre tragique devant lequel  
sont tombés les patriotes est re-  
couvert de chrysanthèmes rouges  
qui font sur la terre une énorme  
tache de sang.

### Au cimetière d'Ivry

Le général de Gaulle quitte le  
Mont Valérien pour se rendre au  
cimetière d'Ivry, où sont enterrés  
850 des 75.000 Parisiens qui trou-  
vèrent une mort héroïque devant les  
poteaux d'exécution.

Une foule considérable acclame le  
général à son entrée au cimetière.

Le Président du gouvernement  
provisoire passe sur le front des  
tombes et va s'incliner devant les  
familles des fusillés. Il leur adresse  
quelques paroles émus :

« C'est la Patrie tout entière, dit-il,  
qui vous salue et qui remercie ceux  
qui ont donné leur vie pour la  
France. »

## Ils furent, peut-être, cent mille...

TOUSSAINT 1944 baignée de la lumière apaisée et sercine qui  
tombe du vitrail bleu du ciel. Journée prodigieuse. Un peuple  
soudain purifié, un peuple sans péchés, s'est dressé en un im-  
mense élan de ferveur de pitié et de reconnaissance vers ses  
Martyrs, vers ceux qui pour mourir ont atteint le Divin, vers ceux  
qui d'un coup d'alle ont dépassé l'Histoire.

Ils sont l'aurore de la France. Ils emplissent le ciel. Jeanne la  
bonne Lorraine est parmi eux qui furent peut-être cent mille...  
Deux enfants de la France !

Parce que vous vouliez qu'elle restât éternelle, vous avez accepté  
de mourir pour la France. Et vous avez pensé que l'éternité de la  
France avait besoin de toutes vos vies.

Nous faisons le serment de ne pas oublier votre sacrifice, le plus  
noble, le plus grand que l'humanité ait connu.

Votre héritage est dans nos cœurs.

Où ! vous avez sauvé l'éternité de la France. Nous saurons  
chasser les nuages qui viendraient voiler le soleil que vous nous  
avez rendu.

Mieux que des soldats, mieux que des héros, vous avez servi  
cette Patrie blessée, deux enfants qui n'aviez pour toute arme que  
votre « Vive la France ! »

Jamais nous n'oublierons ce que vous nous avez dit, ce que vous  
nous avez écrit avant de vous offrir, poitrine découverte, aux balles  
allemandes. Jamais.

Toi, mon vieux Bob, toi Bernard, toi Busillet, toi Moquet, toi  
Déan, vous tous connus ou inconnus, manœuvres ou étudiants,  
jocistes ou communistes, vous qui nous avez transmis vos dernières  
volontés, vous serez obéis.

« Ce que contenait no e âme se répandra dans l'avenir pour  
l'éternité. » Tel fut le dernier cri de Robert-André Déan, étudiant  
angevin de 20 ans, fusillé à Paris le 5 octobre 1942.

« Les chants désespérés sont les chants les plus beaux

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. »

...Ils furent peut-être cent mille à avoir du génie.

Paul BÉGUER.

C'est au fort de Vincennes qu'a  
lieu la troisième station du péle-  
rinage du général de Gaulle. C'est  
là que se déroulèrent les derniers  
massacres de la région parisienne  
et où, durant toute l'occupation,  
tombèrent les victimes de la Ges-  
tapo.

Les membres du gouvernement,  
les membres du corps diplomatique,  
parmi lesquels on reconnaissait les  
ambassadeurs des Etats-Unis, de  
Grande-Bretagne, de l'Union Sovié-  
tique, du Canada et de la Chine,  
de nombreux généraux et officiers  
français et alliés et les membres du  
C. N. R. ont accueilli le chef du  
gouvernement provisoire au seuil de  
la poterne du vieux fort.

Le général de Gaulle se rend tout  
d'abord à la halle des fusillés et  
passant devant les rangs des esca-  
drons de la garde républicaine à  
cheval, il entre dans la chapelle où  
il se recueille devant le maître-  
autel.  
L'aumônier, après quelques paro-  
les, accompagne le général sur le  
seuil de la chapelle qui porte les  
marques encore fraîches des des-  
tructions allemandes.  
Là, dans son allocution publiée  
d'autre part, le général s'adresse  
à toute la France.  
Enfin, après cet appel fervent à  
l'union des Français, après cet hom-  
mage rendu à ceux qui sont morts,  
qui meurent ou qui vont mourir  
pour la patrie, le général de Gaulle  
s'approche des membres du corps  
diplomatique et du gouvernement et  
leur serre la main. Puis, il sort par  
la porte sud et monte dans sa voi-  
ture, sous ses acclamations d'une  
foule considérable qui s'était mas-  
quée dans le bois de Vincennes.

## COLONEL RÉMY

Quand, dès le mois de novembre 1940, je fis la connaissance de René Drouin et de sa non moins admirable femme, je sus qu'un groupe de jeunes Brestois s'était constitué à leur initiative pour lutter contre l'ennemi. Les nécessités du « cloisonnement » firent que je n'en rencontrai aucun. Mais les renseignements que me remettait René Drouin me prouvèrent que l'équipe qu'il avait réunie était de grande valeur.

Un de ces volontaires — dont j'ignorais le nom, de même que j'avais tenu à ignorer les noms de ses camarades — s'appelait Georges Bernard. A mon insu, il était « en contact » avec notre ami Bernard Anquetil qui, sous le pseudonyme de « Lhermite », fut mon premier opérateur radio, et que je devais d'avoir recruté au lieutenant de vaisseau Jean Philippon, son ancien chef à bord du sous-marin **Ouessant**. Georges Bernard appartenait donc deux fois au réseau **Confrérie Notre-Dame** : comme membre du groupe **Elie**, commandé par René Drouin, et comme correspondant direct de « Lhermite », auquel il faisait parvenir des informations qui m'étaient transmises par celui-ci.

Dans le courant du mois de mai 1941, René Drouin m'apprit que le petit groupe qu'il dirigeait était tombé aux mains de la Gestapo. Au lieu de songer à fuir, il s'appliquait à en constituer un autre. Mais, le 11 juin, il était arrêté à son tour. Le 30 juillet, « Lhermite » était surpris dans une maison de Saumur tandis qu'il émettait. Je ne revis Mme Jeannette Drouin qu'à son retour du camp d'Allemagne où elle avait été déportée après son arrestation, survenue le 26 novembre 1943. Elle mourait peu après, devancée dans la mort par son mari, qui avait succombé dans un autre camp le 15 mai 1942. Quand elle me reçut dans son appartement de la rue du Vieux-Colombier à Paris elle me dit que ses jeunes amis de Brest avaient été fusillés le 10 décembre 1941 au Mont Valérien, où Bernard Anquetil les avait précédés le 24 octobre.

**« Ma chère petite maman, dans quatre heures je vais être fusillé. Il est midi. Ainsi, le Bon Dieu ne m'a pas permis de vivre. Que sa Volonté soit faite, que son saint Nom soit béni ! Vois-tu, ma petite maman, je suis très calme. Un chrétien ne doit pas avoir peur de mourir. »**

Ainsi commençait l'ultime lettre que Georges Bernard adressait à sa mère. Quelques semaines plus tôt, Bernard Anquetil écrivait à son père : **« A l'instant on vient de me dire que je vais être exécuté ce soir [...] Je vais mourir en bon Français et en chrétien car il va venir un aumônier... »** Cet aumônier était l'abbé Stock, prêtre allemand qui a laissé un inoubliable souvenir au cœur de tous ceux de nos camarades qu'il approcha : c'était également lui qui devait accompagner Georges Bernard, et tant d'autres, jusqu'à la clairière qui fut la dernière vision du monde terrestre qu'emportèrent beaucoup de ceux qui offrirent leur vie à la France afin qu'elle recouvre la liberté. Un sous-officier de la prison de Fresnes a, comme l'abbé Stock, apporté à la mère de Georges Bernard son témoignage : **« Croyez-moi, Madame, nous tous qui assistions à ce dernier moment fûmes émus jusqu'aux larmes de voir une telle mort et un tel héroïsme breton. Et j'espère que cela vous donnera à vous et aux parents de tous les autres héros un peu de consolation et de force de savoir que votre fils et ses camarades si fiers et si courageux sont morts comme les dignes héros de la résistance pour la libération de leur pays. »** Sous la plume d'un Allemand, qui servait alors dans le camp ennemi, de telles lignes constituent le plus bel éloge qui pouvait être décerné à Georges Bernard et à ses compagnons.

Ils sont morts, comme sont morts René et Jeannette Drouin, comme est mort Bernard Anquetil, comme est mort mon camarade Rigoine, qui m'avait fait connaître M. et Mme Drouin, comme sont morts M. et Mme Combe, chez qui « Lhermite » émettait à Saumur, comme est mort mon oncle, Jean Decker, qui m'avait procuré cet « asile-radio ». Ils sont morts comme est mort mon camarade Robert Jude, qui m'avait fait connaître Rigoine, et qui expira peu après sa libération du camp de Mauthausen, en Autriche, exprimant tout haut ce qu'ils ont tous pensé, à l'instant suprême : « Je meurs pour une France pure, grande, belle, régénérée », une France toute drapée du sang de ses martyrs.

REMY.